Pavel Vladimirovič Sedov, Zakat moskovskogo carstva

Aleksandr Lavrov

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6057>

DOI : 10.4000/monderusse.6057

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 671-676

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Aleksandr Lavrov, « Pavel Vladimirovič Sedov, Zakat moskovskogo carstva », *Cahiers du monde russe*

[En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6057> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6057>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

Pavel Vladimirovič Sedov, Zakat moskovskogo carstva

Aleksandr Lavrov

RÉFÉRENCE

Pavel Vladimirovič SEDOV, **Zakat moskovskogo carstva. Carskij dvor konca XVII veka** [Le crépuscule de la Moscovie. La cour des tsars à la fin du XVII^e siècle]. Saint-Pétersbourg : Dmitrij Bulanin, 2006, 604 p.

- 1 Cette publication est bien plus qu'un livre, elle est l'aboutissement de plus de vingt ans d'effort. À un moment où le système des *grants* impose au chercheur de changer fréquemment ses sujets d'étude, si bien qu'il n'est pas rare que le chercheur, en rédigeant le rapport final d'un projet, soit obligé d'esquisser le plan du suivant, le cas de Pavel Sedov est plutôt inhabituel, et la relation entre le chercheur et son objet complètement différente.
- 2 C'est la cour moscovite des années 1660-1670 qui se trouve au centre de l'étude. Pour la méthode, l'auteur s'inspire de l'historien Aleksandr Lazarevič Stanislavskij (Moscou) qui mit au point une analyse structurelle du système politique moscovite. Ce dernier gravite autour de la cour, dont l'étude prosopographique donne la possibilité de repérer, certes, quelques promotions spectaculaires, liées à l'avènement d'un nouveau tsar ou à son mariage, mais aussi, et surtout, l'évolution des structures. Une telle approche permet de ne pas exagérer l'influence des changements de personnes et d'éviter les anachronismes dans la description de la vie politique moscovite¹. À la lecture de la thèse de Stanislavskij, on comprend tout de suite qu'une histoire politique de la Moscovie devient possible, et qu'elle ne doit pas se confondre avec les biographies des tsars.
- 3 Une méthode de ce genre peut s'appliquer aussi bien à une période chronologique abstraite (par exemple, « la deuxième moitié du XVII^e siècle ») qu'au règne d'un tsar (par exemple, celui de Fedor Alekseevič, 1676-1682, auquel la majeure partie du livre de Sedov est consacrée). La nécessité de mieux présenter l'évolution des fonctions et des structures

de la cour, et en particulier de la Douma des boyards, a obligé Pavel Sedov à élargir son cadre chronologique en y incluant la dernière décennie du règne d'Aleksej Mihajlovič (1645-1676). Par ailleurs, il fait figurer dans son livre la biographie détaillée du tsar Fedor Alekseevič. La réunion sous un même titre de deux récits différents – étude prosopographique et biographie – ne va pas sans difficultés pour l'auteur et le lecteur cherche en vain l'introduction, d'ordinaire présente dans les monographies russes, contenant l'historiographie de la question. On a parfois l'impression qu'il eût été préférable de scinder en deux la matière de l'ouvrage.

- 4 Celui-ci commence par une présentation des institutions moscovites vers la fin du règne d'Aleksej Mihailovič. Au stéréotype habituel (le règne d'Aleksej aurait vu le renforcement du pouvoir du monarque, celui de Fedor Alekseevič son affaiblissement), Pavel Sedov oppose une vision beaucoup plus nuancée. Il commence par la Douma des boyards, dont les attributions, comme il le fait remarquer, n'étaient pas définies dans le Code de 1649, puisque celui-ci ne délimitait pas les compétences, judiciaires et administratives à la fois, du tsar de celles de la Douma (p. 13). L'auteur montre que, vers la fin du règne d'Aleksej Mihajlovič, les réunions plénières de la Douma coexistaient avec des séances en petit comité (*Bližnjaja дума, Komnata*), réunissant « 5 à 11 membres de la Douma », choisis par le tsar, auxquelles le tsar lui-même prenait part (p. 18-19). La création du secrétariat des Affaires secrètes (*Prikaz tajnyh del*), toujours présenté comme un instrument de la politique personnelle du tsar, et donc indépendant de la Douma, est repensée par P. Sedov, qui y voit la conséquence de la participation personnelle du tsar aux campagnes militaires de 1654-1656 (p. 57). Dans cette perspective, l'abolition du secrétariat en 1676 ne signifiait pas non plus, selon l'auteur, « un affaiblissement du pouvoir monarchique déjà affaibli de toute façon par l'avènement d'un souverain trop jeune et malade » (p. 213). Au moment où les membres les plus influents de la Douma exerçaient de fait le pouvoir réel, une institution de ce type n'était plus pensable.
- 5 La dernière partie – la plus intéressante – de l'ouvrage est consacrée aux réformes des années 1670-1680. L'auteur renouvelle complètement notre vision de l'abolition des préséances (*mestničestvo*). Il montre que ce n'est pas la cérémonie solennelle du 12 janvier 1682, où furent brûlés les registres des rangs, qui marque la fin de l'ancien système des préséances, mais l'introduction, bien antérieure, d'un nouvel ordre dans les registres des rangs (*razrjady*) en 1676. Les querelles de préséance n'y furent plus enregistrées et les nobles furent désormais classés non plus selon la hiérarchie des préséances, mais d'après leur grade et leur ancienneté dans le grade (p. 221). P. Sedov a retrouvé l'édit, inconnu jusqu'ici, du 24 novembre 1681 qu'il définitivement aboli l'ancienne hiérarchie des préséances, ce que lui permet d'affirmer que l'autodafé de 1682 ne joua qu'un rôle complémentaire. L'auteur a aussi étudié les projets de hiérarchies qui devaient remplacer l'ancien système, et établi leurs liens avec les projets de réforme ecclésiastique de 1681-1682. Il en profite pour restituer le contexte réel du projet de « papauté russe », avec l'ex-patriarche Nikon comme pape – projet qui n'était connu jusqu'ici que d'après le témoignage de Tatiščev, dont on suspectait la véracité.
- 6 La présentation des réformes militaires des années 1681-1682 est très intéressante également. L'auteur évoque les réformes effectives (par exemple, la tentative d'introduire un « nouvel ordre » (*novyj stroj*) de service pour la noblesse moscovite), mais aussi les projets qui ne furent pas réalisés, grâce à quoi la présentation de la politique gouvernementale devient plus nuancée et plus détaillée. Parmi ces projets, il faut évoquer celui qui prévoyait de renvoyer de Moscou la majorité des mousquetaires (*strel*

'cy) et le projet de formation d'un corps de cavalerie (10 000 hommes) composé de recrues² (*datočnye*) (p. 470-474). Le premier renvoie clairement aux réformes de Pierre le Grand, le second signifiait que l'on renonçait à recruter la cavalerie au sein de la noblesse. Mais on n'osa pas puiser dans l'une des réserves disponibles les plus importantes (elle fut plus tard exploitée par Pierre le Grand) – celle des esclaves (*holopy*) de la noblesse moscovite, qui participaient habituellement aux campagnes où ils accompagnaient leurs maîtres. Après leur dénombrement, le bruit s'était répandu dans la noblesse que les esclaves seraient confisqués et affectés à des formations militaires spéciales, rumeur que le gouvernement prit la peine de démentir dans un édit *ad hoc*³. Le bilan est clair – les réformes militaires de 1680-1681 n'annonçaient pas de changements structurels, mais marquaient plutôt le retour de l'armée à sa situation du temps de paix, après la fin de la guerre avec l'Empire ottoman (p. 473).

- 7 L'auteur termine la présentation des changements entrepris sous le règne de Fedor Alekseevič par les réformes « culturelles ». Les habits de la noblesse moscovite font, depuis l'édit du 22 octobre 1680, l'objet d'une réglementation stricte (l'auteur montre que cette réforme ne signifiait pas encore une occidentalisation de la mode, mais « diminua plutôt la distance entre le costume russe et polonais », p. 514). En même temps le nouveau chant liturgique en plusieurs parties (*partesnoe penie*, de *partes* latin), emprunté à l'Ukraine, commence à faire concurrence à l'ancien chant moscovite, le statut de la première institution russe d'enseignement supérieur (la future Académie slavonne-grecque-latine) est approuvé, on commence, en privilégiant les édifices de pierre par rapport aux édifices de bois, à changer l'image de Moscou.
- 8 En présentant le bilan du règne à la fin de l'ouvrage, l'auteur souligne le « caractère de compromis » des réformes du tsar Fedor Alekseevič qui ne touchaient pas aux « fondements de la vie moscovite » (p. 555). Ici il polémique (mais sans le citer directement) avec Andrej P. Bogdanov qui a proposé une vision assez idéalisée de ces réformes. Selon Pavel Sedov, la seule exception, la seule réforme vraiment radicale est l'abolition du système des préséances. La même pusillanimité caractérise les changements dans le domaine de la culture. « La musique liturgique en *partes* (*partesnaja*) – ce n'est pas la musique profane de Pierre I^{er}, l'utilisation des clairs-obscur dans la peinture d'icônes n'est pas encore le portrait ouest-européen, et les hôtels de pierre de Moscou sont loin de l'architecture régulière de Saint-Pétersbourg » (p. 555).
- 9 Il faut noter tout spécialement l'intérêt que le livre de Pavel Sedov présente pour un historien de l'Église russe. Alors que plusieurs historiens russes ont succombé, à partir des années 1980, à la tentation de construire une « histoire ecclésiastique » à part, l'auteur essaye toujours de traiter les phénomènes ecclésiastiques dans le cadre plus large de l'histoire moscovite. S'agissant du règne de Fedor Alekseevič, l'auteur part du contraste entre le commencement du règne, quand le tsar est influencé par les « anciens boyards », et sa fin, où grandit l'influence de ses jeunes conseillers (c'est alors que fut effectuée la majorité des réformes). Cette démarche lui permet d'expliquer les contradictions flagrantes de la politique religieuse. Au commencement du règne, les « anciens boyards » semblent faire des concessions aux partisans de la Vieille Foi : c'est ainsi que l'on renonce à transférer l'archiprêtre Avvakum et ses co-détenus dans un monastère éloigné, alors que les conditions de détention de l'ex-patriarche Nikon se font plus dures (p. 219, 253-254). À l'inverse, la fin du règne est marquée par le retour d'exil démonstratif de l'ancien patriarche tandis qu'Avvakum et ses trois compagnons sont exécutés à Pustozersk.

- 10 Autre exemple de cette tentative de resituer le fait religieux dans son contexte, la lecture que fait l'auteur de l'*Histoire de la bojarynja Morozova* (p. 149-174) – lecture qui, de l'aveu de l'auteur, « n'a pas rencontré de compréhension » chez les membres du Département de littérature russe ancienne de la Maison Puškin, devant lesquels P. Sedov a présenté ses hypothèses (p. 155). Selon lui, l'enjeu du conflit entre le tsar Aleksej Mihajlovič et Feodos'ja Morozova était surtout la propriété foncière gigantesque de cette dernière ; l'attachement de Morozova à la Vieille Foi ne servit que de prétexte pour mettre fin au conflit par la répression.
- 11 Certes, on ne peut adopter d'emblée ni sans réserve la version proposée par l'auteur. Celui-ci ne tient pas assez compte des motifs qui font agir les autres protagonistes, notamment les ecclésiastiques et surtout le futur patriarche Joakim, qui est alors archimandrite du monastère du Miracle (Čudov). Il semble que l'affaire de Morozova leur ait permis de montrer aux membres de la Douma des boyards qu'ils devaient parfois s'incliner devant le pouvoir spirituel. Ils essayaient ainsi de prendre leur revanche sur l'affaire du patriarche Nikon, qui avait abouti au contraire au renforcement de la Douma face à l'Église. Le portrait de Joakim tracé par l'auteur est particulièrement mal venu : il reprend sans le critiquer le texte du vieux-croyant Fedor Ivanov, où le futur patriarche est accusé de servilité à l'égard du tsar, alors que l'ensemble des données réunies par P. Sedov montrent plutôt un prélat conscient des intérêts de l'Église et résolu à les défendre⁴.
- 12 Par ailleurs, quelques remarques critiques s'imposent. La première vise le titre du livre. En effet, la riche moisson de données présentée par l'auteur lui-même ne permet pas, me semble-t-il, de parler d'un « crépuscule ». Certes, diverses institutions moscovites ont disparu pendant le règne de Pierre le Grand (la Douma des boyards, le patriarcat). La cour moscovite, objet principal de l'étude de Pavel Sedov, semble aussi partager leur destin. Mais, si l'on tient compte de la reconstruction de la cour au commencement des années 1720 par Pierre le Grand, et plus tard par ses héritiers (surtout par l'impératrice Anna Ioannovna), le règne de Pierre I^{er} n'apparaît plus comme un tournant définitif, mais comme une rupture toute provisoire dans l'histoire de la « société de cour » russe. La composition de cette cour à la fin du xvii^e siècle amène à des considérations analogues : en feuilletant le livre de Pavel Sedov, on arrive tout de suite à la conclusion que ce sont les mêmes familles qui ont joué un rôle important à travers tout le siècle des Lumières (comme l'ont montré les travaux de Robert Crummey et de Brenda Meehan-Waters). Ainsi, si le déclin de certaines institutions autorise à parler d'un « crépuscule », l'histoire des élites, elle, se présente comme celle d'un voyage assez confortable de Moscou à Saint-Pétersbourg.
- 13 La deuxième remarque est liée à la démarche générale de l'auteur. Il évite, et c'est regrettable, de citer la notion de « société de cour » avancée par Norbert Elias. Il ne se pose pas, non plus, la question de savoir si l'on peut appliquer les thèses d'Elias à l'exemple russe, ou si, au contraire, elles lui sont inapplicables⁵.
- 14 Troisièmement, l'auteur semble tenir compte des résultats obtenus par les historiens non russes surtout lorsqu'il s'agit de l'étude et de la traduction des témoignages occidentaux sur la Moscovie, œuvres de voyageurs et de diplomates (on ne s'étonnera donc pas de trouver Paul Bushkovitch parmi les auteurs les plus cités). Par contre, il n'examine même pas la pertinence des études magistrales de ces mêmes historiens sur le rôle de la parenté dans la politique moscovite (Nancy Shields-Kollman), ou sur la place de l'aristocratie des boyards au xvii^e siècle (Robert Crummey), alors que l'on devine à le lire que ces œuvres

lui sont familières. Il cite la courte biographie de Fedor Alekseevič, contribution de Hans-Joachim Torke à un ouvrage collectif, mais il semble ignorer l'existence des chapitres écrits par Torke pour le *Handbuch der Geschichte Russlands*, qui représentent en réalité le premier essai d'histoire politique de la Russie au XVII^e siècle (les tentatives de réforme y sont également abordées) (p. 193). Quand l'auteur cite ou utilise les procès pour sorcellerie (p. 331-333, 355), son approche du problème ne semble pas se ressentir des recherches contemporaines ; il laisse de côté, par exemple, l'article important de Valerie Kivelson sur la « sorcellerie politique » en Moscovie. Le lecteur reste perplexe, en conséquence, au sujet de la question centrale : l'accusation de maléfice était-elle un instrument comme les autres dans la lutte politique, ou les accusateurs (et avec eux toute la « société de cour ») ont-ils vraiment cru aux pouvoirs de destruction détenus par les sorciers ? Enfin, seul le refus de prendre en considération l'historiographie récente de la « révolution militaire » peut expliquer la conclusion suivante de P. Sedov : « Parmi les voisins de la Russie, la Suède était la plus forte du point de vue militaire, mais ses traditions dans ce domaine n'ont pas suscité d'imitation tant soit peu significative en Russie moscovite » (p. 398).

- 15 Le dernier reproche concerne l'utilisation des sources. Lorsqu'il s'agit des relations de diplomates et des récits de voyageurs occidentaux sur la Russie, l'auteur ne cite que des traductions russes, même celles complètement dépassées de la première moitié du XIX^e siècle. Il lui arrive de reprocher une faute au diplomate impérial Adolf Lyseck, au lieu de vérifier d'abord si le traducteur n'est pas ici le seul responsable (p. 73). L'auteur utilise à plusieurs reprises le document intitulé « Caractère des dignitaires et des personnes de qualité russes sous le règne d'Aleksej Mihajlovič » (dans la traduction russe de 1825), en donnant l'impression qu'il s'agit d'une source anonyme. Mais comment le lecteur peut-il deviner que c'est un fragment de la *Moscovia* de Pavel Potocki – comme l'a montré Aleksandr L. Gol'dberg dès les années 1970⁶ ! Tout aussi discutable me paraît la manière dont l'auteur utilise les témoignages d'Avvakum : il cite, sans préciser à chaque fois, comme c'est la règle, le titre et la rédaction du texte, soit l'*Autobiographie* de l'archiprêtre, soit une épître à Feodos'ja Morozova, soit le *Dit pitoyable de trois martyres* [*O trex ispovednicah slovo plačevnoe*] – un texte hagiographique, consacré à Morozova et à ses deux co-détenues. Tous ces témoignages sont de valeur bien différente.
- 16 Malgré ces réserves, il semble acquis d'ores et déjà que le livre de Pavel Sedov, grâce à la quantité impressionnante de sources inédites, découvertes et mises en œuvre par l'auteur, restera l'une des tentatives les plus importantes dans l'historiographie russe contemporaine pour comprendre la Russie moscovite.

NOTES

1. A.L. Stanislavskij, *Istočniki dlja izučenija sostava i struktury Gosudareva dvora poslednej četverti XVI – načala XVII v. Dissertacija na soiskanie učenoj stepeni kandidata istoričeskikh nauk*, M., 1973. La thèse de Stanislavskij n'a été publiée que récemment (A.L. Stanislavskij, *Trudy po istorii gosudareva dvora v Rossii XVI-XVII vekov*, M., 2004). Mais elle exerça dès l'époque de sa rédaction une influence considérable, bien que multigraphiée et consultable seulement à la salle des thèses de

la Bibliothèque Lénine (ce qui impliquait un voyage fastidieux à Himki). L'approche élaborée par Stanislavskij influence les travaux des historiens moscovites (O.E. Košeleva, I.Ju. Ajrapetjan, M.P. Lukičev) aussi bien que pétersbourgeois (A.P. Pavlov, et, bien sûr, P.V. Sedov).

2. Ces hommes étaient fournis par les propriétaires fonciers à proportion de leurs domaines.

3. Ce recensement de 1681 est l'unique source qui permette d'estimer les effectifs de l'armée moscovite. En temps normal, les esclaves qui accompagnaient chaque noble moscovite à la guerre échappaient aux recensements. C'est seulement pour 1681 que nous connaissons leur nombre : 3 685 nobles moscovites furent accompagnés par 7 956 esclaves, soit plus de deux esclaves par noble. En supposant que cette relation (un guerrier noble pour deux esclaves) pouvait être stable, nous pouvons hasarder quelques estimations de l'armée moscovite du XVII^e siècle.

4. On peut regretter ici que l'auteur n'ait pas utilisé les articles de Carsten Goerke et de Georg Michels, pourtant proches de sa démarche (Carsten Goerke, « Die Witwe im alten Russland », *Forschungen zur osteuropäischen Geschichte*, Bd. 38, 1986, p. 64-95 ; Georg Michels, « Muscovite Elite Women and Old Belief », *Harvard Ukrainian Studies. Essays presented to Edward L. Keenan on his Sixtieth Birthday by his Colleagues and Students*, vol. XIX, 1995, p. 428-450).

5. Dans sa seule référence à l'œuvre de Norbert Elias, P. Sedov commet une erreur révélatrice : il affirme que l'édition originale allemande est parue en 1976 (p. 53). En réalité, il s'agit là d'une réédition ; soutenu comme *Habilitationsschrift* en 1933, le texte a été édité pour la première fois en 1969, mais c'est seulement pendant les années 1970 qu'il revient au centre du débat historique.

6. A.L. Gol'dberg, « Istorija Rossii v inostrannyh izvestijah XVI-XVII vv. », *Istorija SSSR*, n° 2, 1982, p. 103-117.